

*Les vêtements de la santé :  
le discours des apparences dans l'Espagne  
du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>*

Dans un des nombreux portraits de personnages de l'aristocratie espagnole dont Goya fut l'auteur, une jeune femme couronnée de myrte et étendue sur un divan, une harpe à la main, regarde le spectateur. C'était l'année 1805 et cette dame, la Marquise de Santa Cruz. Celui qui fut peintre à la Cour et portraitiste de la noblesse espagnole avait déjà produit d'autres tableaux de femmes aristocrates, telles que la Duchesse d'Albe ou la Comtesse-Duchesse de Benavente. Celles-ci, pourtant, il les avait représentées avec les vêtements de l'époque : bien en robes de mousseline décolletées et très richement ornées de dentelles et de rubans, les souliers pointus, de grandes perruques poudrées et d'amples chapeaux garnis de plumes que la mode internationale imposait, ou bien en habits de «maja», à l'espagnole, couverts de la mantille. En 1800, par contre, le portrait de la Comtesse de Chinchón (récemment acquis par le musée du Prado à un particulier) laissait voir l'évolution de la mode à la fin du siècle en montrant la dame vêtue d'une robe souple et portant une simple coiffe. Encore plus simple, la Marquise de Santa Cruz apparaissait, elle, dans une légère tunique blanche. Il s'agissait sans doute d'une allégorie mythologique, mais, en tout cas, cette image idéalisée montre un rapport direct avec ce qui a été une des inquiétudes du XVIII<sup>e</sup> siècle : la réforme du vêtement.

En effet, à l'époque de Goya, la transformation des goûts vestimentaires devint une obsession pour tous ceux qui tenaient à réformer la société, aussi bien en Espagne que dans d'autres pays, avec certaines particularités propres au cas espagnol. Les médecins, les écrivains satiriques, les *ilustrados*, c'est-à-

---

<sup>1</sup> Ce travail fait partie du projet d'étude *La construcción de la sociedad moderna en España. Transformaciones y cambios de significado en el espacio y ámbito de los estilos de vida (1750-1845)*, financé par la Dirección General de Investigación Científica y Técnica del Ministerio de Cultura (PB 93-0686).

dire les hommes des Lumières, souvent chargés des affaires de l'État, les auteurs d'essais d'économie, de politique ou de morale, s'unirent pour dénoncer le luxe des classes aisées et leurs goûts et manières à l'heure de s'habiller. On attribuait au luxe excessif des riches certaines conséquences économiques et sociales néfastes telles que l'endettement des familles et la baisse du nombre des mariages. De plus, disait-on, les hiérarchies qui devaient rester bien visibles dans l'ordre social disparaissaient, car tout le monde aspirait à s'habiller comme ses supérieurs, à tel point que les limites du rang s'effaçaient dans les apparences. Ceux qui n'étaient pas convaincus par ces arguments, allaient avoir honte de leurs habillements pompeux en les voyant ridiculisés et exagérés par les gravures satiriques ou les critiques de genre qui représentaient les hommes et les femmes pliant sous le poids de grandes perruques et chapeaux, le visage caché sous des maquillages excessifs, et prisonniers de vêtements qui empêchaient le moindre mouvement. A tous ces motifs de critique, venait s'ajouter le prestige scientifique des médecins, désavouant une grande partie de l'usage vestimentaire de l'Ancien Régime. En se basant sur une conception du corps dans laquelle la santé était le résultat d'un équilibre des fluides, ils déconseillaient tout genre de vêtement qui opprimerait le corps en rendant difficile la circulation.

Ces critiques convergentes qui s'exprimaient soit dans le langage de l'esthétique, soit dans celui de l'économie ou de la médecine, traduisaient une triple obsession qui prenait la forme de la santé. Santé physique, celle des corps individuels, prisonniers et torturés par un mode d'habillement contraire à la nature, et celle de l'espèce humaine, que l'on craignait voir sujette à une dégénérescence qui l'écarterait graduellement et irrémédiablement de la perfection des anciens. Santé morale, tant individuelle que collective : celle de quelques personnes dont l'habillement magnifique dénotait la frivolité de leurs vies et celle d'une société où les classes et les sexes menaçaient de se confondre en s'écartant, tant par l'habillement que par les manières, des règles de comportement et d'aspect nettement différenciées que l'on attendait d'eux. Santé nationale, enfin, d'un pays dont le sentiment de retard et de dépendance produisait des attitudes ambivalentes de fascination et de refus à l'égard de l'étranger, de manière que l'internationalisation inévitable de la mode s'interprétait comme le signe d'une contamination extérieure et d'une perte des valeurs propres. Ainsi, l'obsession de la santé se convertit en un prétexte pour imposer des modèles de conduite morale, redessiner les limites visuelles de la distinction sociale et répandre de nouveaux modèles de masculinité et de féminité, pour une société changeante.

Toutes ces obsessions s'exprimaient dans une optique principalement masculine et où tous les maux dus au luxe étaient mis sur le compte de la responsabilité des femmes. Le luxe, surtout le luxe dans l'habillement, était considéré depuis longtemps comme un vice implicitement féminin, du moins depuis qu'au Bas Moyen Âge la reprise commerciale avait ravivé le débat sur ce phénomène économique, tel que l'a analysé Diana Owen Hughes<sup>2</sup>. Elles, celles qui «dévorent» ce que gagnent les hommes, voilà l'accusation de José Isidro Cavaza dans son œuvre *Conversación política sobre el lujo* (1786), étaient les coupables si le pays se dépeuplait (un danger aussi redouté qu'inexact qui obsédait les hommes des Lumières), si les manufactures nationales déclinaient face à la concurrence étrangère, si les hiérarchies se confondaient de telle manière qu'il n'était plus possible de déterminer la position d'une personne d'après son aspect (qui «brille autant chez une dame que chez celle de condition plébéienne qui ne dédaigne pas de rajouter des faux éclats à sa personne, même s'il faut payer très cher», disait Cavaza), si les familles se ruinaient, si l'humanité dégénérait physiquement et se corrompait moralement<sup>3</sup>. C'est ainsi que de nombreux textes critiquant le luxe l'assumaient, tels les articles de l'année 1789 dans le *Memorial literario* ou celui qui, sous le titre de «Discurso político sobre la despoblación de España», parut dans le *Correo literario de Murcia* en 1793<sup>4</sup>. C'était déjà à travers la plus ancienne tradition misogyne que l'on soutenait la vanité naturelle des femmes, ainsi que les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle le réaffirmaient dans des explications qui faisaient de cet instinct-là la clef de la stabilité de la famille et de la survie de l'espèce. Pour cela, et bien que quelques auteurs aient insisté sur le fait que les hommes péchaient, eux aussi, par des excès vestimentaires, c'était aux femmes, en premier lieu, qu'ils reprochaient leur goût pour le luxe et le caractère malsain de leurs vêtements.

<sup>2</sup> Diana O. HUGHES, «La moda proibita. La legislazione suntuaria nell'Italia rinascimentale», dans *Memoria*, 11-12 (1984), pp. 82-105, et «Las modas femeninas y su control», dans *Historia de las mujeres en Occidente*, II : *La Edad Media*, Christine Klapisch-Zuber (éd.), Madrid, 1992, pp. 171-195. Sur les apparences féminines pendant l'Ancien Régime on peut voir aussi Marie JATON, «Du corps paré au corps lavé : une morale du costume et de la cosmétique», dans *Dix-huitième siècle*, 18 (1986), pp. 215-226, et Yvonne KNIBIEHLER et Catherine FOUQUET, *La beauté, pour quoi faire ?*, Paris, 1982.

<sup>3</sup> José Isidro CAVAZA, *Conversación política sobre el lujo, daños que causa al Estado, modo que ha tenido de entronizarse y medios de ataxarle*, Madrid, 1786.

<sup>4</sup> *Memorial literario*, avril 1789 (pp. 623-638) et mai 1789 (pp. 92ss). *Correo literario de Murcia*, n° 55 à 58 (1793).



Un curieux épisode de l'histoire espagnole permet d'apprécier jusqu'à quel point les projets et les utopies de réforme du vêtement et les fantaisies des Lumières au sujet de la construction d'une société ordonnée prirent la forme d'une tentative de contrôle des femmes<sup>5</sup>. En 1788, Floridablanca, ministre du roi Charles III, envoya à la *Junta de Damas de Honor y de Mérito*, un groupe de femmes de la noblesse éclairée récemment créé et subordonné à la Société Économique des Amis du Pays de Madrid, un texte qu'elles devaient examiner<sup>6</sup>. Il s'agissait d'un projet anonyme signé «Une Dame», mais certainement l'œuvre d'un homme, probablement le marin Fernández Navarrete, qui prétendait résoudre à la fois les problèmes de l'industrie textile espagnole, affaiblie et exposée à la concurrence étrangère, et de la baisse supposée du nombre des mariages, que l'on disait être la raison du dépeuplement du pays, ainsi que celui de la confusion des hiérarchies sociales, à l'aide d'un remède simple : imposer aux dames l'usage d'un «costume national». Celui-ci devrait être composé de tissus confectionnés dans le pays et serait classé en trois grands groupes correspondant aux différentes catégories sociales : l'Espagnole, la *Borbonesa* et la *Carolina*, elles-mêmes subdivisées en une chaîne complexe et organisée qui distinguait par l'ajout d'ornements au costume tous les rangs de la haute société, qui iraient de la plus haute aristocratie, les grandes d'Espagne, les épouses et les filles des hauts fonctionnaires, jusqu'aux nobles moins titrées et aux parentes des bureaucrates moyens, une idée en somme inspirée par l'uniforme militaire. Ce système marquerait la dépendance des femmes par rapport à leurs pères et leurs époux, car chacune d'elles devrait porter le costume et les galons correspondant à la position sociale des hommes dans leur famille. En même temps, celui-ci soulignerait la dépendance de ces derniers par rapport au souverain, en comparant la dignité de la noblesse de souche avec la noblesse par service au roi. Cette idée traduisait donc le rêve de la monarchie absolue d'une société dans laquelle les différences et les rapports sociaux entre le roi et ses sujets, entre les hommes et les femmes, entre les échelons de la hiérarchie nobiliaire ou bureaucratique, seraient clairs et où les particularités de chacun s'estomperaient dans un grand projet unificateur. Mais le plus intéressant était que ce projet, tel qu'il était, soumettait les femmes, et elles seulement, à une

<sup>5</sup> Pour les détails de cette polémique on peut consulter la biographie de la Comtesse de Montijo, œuvre de Paula DEMERSON, *María Francisca de Sales y Portocarrero, condesa de Montijo. Una figura de la Ilustración*, Madrid, 1975.

<sup>6</sup> *Discurso sobre el lujo y proyecto de un traje nacional, de orden superior*, Madrid, 1788.

stricte régulation de leur habillement. En les réduisant au port de l'uniforme, on faisait de leur corps le symbole manifeste de l'ordre social à tous les niveaux : familial, politique et celui des ordres, tandis que l'on permettait aux hommes de continuer à afficher leur individualité dans leur manière de s'habiller. L'opposition frontale de la *Junta de Damas*, exprimée dans la lettre que sa secrétaire, la Comtesse de Montijo, envoya à Floridablanca, mit fin à ce plan qui pourtant avait suscité quelques sympathies dans la presse éclairée. La dénonciation du luxe, et du luxe féminin en particulier, était une obsession que les hommes des Lumières espagnols partageaient avec leurs contemporains d'autres pays. Ils connaissaient les écrits de Rousseau ou de Voltaire, de même que les textes satiriques publiés dans la presse française ou anglaise et les œuvres de médecins comme Winslow ou Le Roy. La médecine espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle, profitant de l'impulsion rénovatrice de la fin du XVII<sup>e</sup>, s'intéressa aux plus récentes contributions de la science européenne et ses professionnels traduisirent et divulguèrent, souvent avec grand succès, des œuvres déjà célèbres en dehors de leurs frontières comme celles de Tissot, Begue de Presle ou Buchan en médecine domestique, Ballexerd ou Frank en soins infantiles, des œuvres qui prêtaient une grande attention à l'habillement dans le régime de vie déterminant la santé ou la maladie des personnes<sup>7</sup>. Insérés dans les courants généraux de vulgarisation des connaissances médicales, sous le nom de « vague hygiéniste », et de critique des mœurs sur le luxe, les Espagnols s'exprimaient, néanmoins, à partir de la position spécifique d'un pays qui se savait dépendant, autant culturellement qu'économiquement, de l'étranger.

<sup>7</sup> Samuel Auguste TISSOT, *Tratado de las enfermedades más frecuentes de las gentes del campo... Traducido al castellano por Don Juan Galisteo y Xiorro*, Madrid, 1774, et du même auteur : *Avisos a los literatos, y poderosos acerca de su salud, ó tratado de las enfermedades mas comunes á esta clase de personas*, Traduction de Félix Galisteo y Xiorro, Madrid, 1786. William BUCHAN, *Medicina doméstica*, Traduction d'Antonio de Alcedo, Madrid, 1792, et : *El conservador de la salud de las madres y los hijos*, Madrid, 1808. Jacques BALLEXERD, *Crianza física de los niños desde su nacimiento hasta la pubertad*, Traduction de Patricio de España, Madrid, 1765. Johann Peter FRANK, *Tratado sobre el modo de criar sanos a los niños, fundado en los principios de la Medicina y la Física, y destinado a los padres, que tanto interés deben tener en la salud de sus hijos*, Madrid, 1803. Au sujet des transformations institutionnelles et scientifiques survenues dans la médecine espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir les œuvres de Luis GRANJEL, *La medicina española del siglo XVIII*, Salamanca, 1979 ; A. LAFUENTE, J. PUERTO SARMIENTO, M.C. CALLEJA FOLGUERA, « Los profesionales de la sanidad tras su identidad en la Ilustración española », dans *Ciencia y sociedad en España : de la Ilustración a la guerra civil*, J.M. Sánchez Ron (éd.), Madrid, 1988, pp. 71-92. Plus concrètement sur la littérature médicale de divulgation, voir le travail d'Enrique PERDIGUERO GIL, « The popularization of Medicine during the Spanish Enlightenment », dans *The popularization of Medicine : 1650-1800*, Roy Porter (éd.), London and New York, Routledge.



La mode européenne avait imposé un habillement semblable à celui que les classes aisées utilisaient à Londres ou à Paris : dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les salons et les palais s'animaient par les coloris des casaques en velours, des bas et des chemises en dentelle pour les hommes, des vêtements à la française, des larges vertugadins et des tailles marquées pour les femmes, des perruques poudrées pour les uns et les autres. Pourtant, les écrivains espagnols de l'époque voyaient cette internationalisation générale de la mode comme un phénomène propre à leur pays, chose qui démontrait, à leur avis, le peu d'amour des élites pour la patrie et contribuait à corrompre leurs mœurs<sup>8</sup>.

Les plaintes contre l'introduction des modes et des produits étrangers ont été un sujet souvent traité par la littérature économique et politique des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Dans la lucide et douloureuse crise de conscience qui accompagna le déclin de la monarchie espagnole comme puissance européenne et dans les projets de réforme, au nom générique d'*arbitrismo*, qui ont proliféré à cette époque, la contamination de ce qui était étranger supposait un mal qui allait de pair avec la décadence économique et politique, et avec l'altération des modèles traditionnels de conduite entre les deux sexes. Au sens des faiseurs de projets (*arbitristas*) tels que Sancho de Moncada, Martínez de la Mata, González de Cellorigo ou Fernández Navarrete, le luxe excessif était fondamentalement le luxe vestimentaire, même s'ils dénonçaient aussi les dépenses démesurées pour les maisons, la nourriture ou les transports<sup>9</sup>. Et à leur avis celui-ci, bien qu'il commençât à corrompre les hommes, était surtout le patrimoine des femmes. Les effets pernicioeux que l'on lui attribuait étaient multiples. Non seulement il débilitait le pays en déviant la consommation en faveur des produits étrangers («Les marchandises étrangères appauvrissent l'Espagne», c'était le titre d'un des chapitres

<sup>8</sup> Pour les nombreuses critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les modes étrangères, voir les exemples réunis par Paul GUINARD, *La presse espagnole de 1737 à 1791. Formation et signification d'un genre*, Paris, 1973, et Carmen MARTÍN GAITE, *Usos amorosos del XVIII*, Barcelona, 1988. Les critiques qui se multiplièrent en Angleterre et en France, comme dans d'autres pays, contre les usages de l'habillement sont traitées dans des études telles que celles de Paul LANGFORD, *A Polite Commercial People. England, 1727-1783*, Oxford, 1990 ; Nicole PELLEGRIN, *Les vêtements de la liberté. Un abécédaire des pratiques vestimentaires pendant la Révolution*, Aix-en-Provence, 1989, et «L'uniforme de la santé. Les médecins et la réforme du costume», dans *Dix-huitième siècle*, 23 (1991), pp. 129-138 ; Philippe PERROT, *Le travail des apparences. Les transformations du corps féminin XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1984, et Daniel ROCHE, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1989.

<sup>9</sup> SANCHO DE MONCADA, *Restauración política de España*, Édition de Jean Vilar, Madrid, 1974 ; MARTÍNEZ DE LA MATA, *Memoriales y discursos*, Édition de Gonzalo Anes, Madrid, 1971. MARTÍN GONZÁLEZ DE CELLERIGO, *Memorial de la política necesaria y útil a la*

de l'œuvre de Sancho de Moncada), mais en plus il efféminait les hommes et, en corrompant la vertu, virile par excellence, de la valeur dans le combat, il les en rendait incapables à l'heure de défendre la patrie avec les armes, en contribuant ainsi au déclin des armées espagnoles en Europe, ce que dénonçait Navarrete. Mais c'est un passage de *La España defendida y los tiempos de ahora* de Quevedo (1609) qui, avec l'agilité caractéristique de sa prose adroite, résume tous les arguments en quelques lignes magistrales. Dans ses propos de subtil écrivain satirique, de spectateur critique de la décadence espagnole et de misogynne impénitent, le luxe et la vanité des femmes livraient le pays à ses ennemis, provoquant l'invasion de fabriques étrangères, et contaminaient les hommes de la passion pour la parure. En d'autres termes, ils soumettaient la patrie à la tyrannie de l'étranger, qui profitait d'elle comme les Européens des Indiens («ils nous traitent comme des Indiens, en nous montrant tant de bagatelles et de jouets», se plaignait Sancho de Moncada) et ils estompaient la légitime et nécessaire différence entre les sexes, en rendant les hommes, non moins que les femmes, esclaves des apparences. Dans la brève histoire du vêtement en Espagne que Francisco Rojo de Flores profile dans son *Invectiva contra el luxo, sus profanidades y excesos* (Madrid, 1794), la sobriété primitive des habitants de la péninsule ibérique aurait été corrompue par le contact continu des peuples étrangers, phéniciens et romains dans l'Antiquité, français à son époque, jusqu'à en arriver à une situation insoutenable de dégradation morale et de débauche économique dans laquelle les apparences étaient trompeuses et autant les classes que les sexes se confondaient. Ainsi donc, la «restauration» de l'Espagne dans le langage des *arbitristas*, ou le «développement» de l'économie nationale, dans celui des économistes ou des hommes d'État éclairés, exigeaient des hommes et des femmes qu'ils tiennent leurs rôles, que l'on disait naturels mais qui se redéfinirent de manière profonde au XVIII<sup>e</sup> siècle. La critique des usages de l'habillement comme signe de dégradation morale, de désordre des classes et des sexes et de crise nationale, étaient des sujets sur lesquels la société espagnole des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles revint maintes fois. Ce qui s'avérait nouveau au XVIII<sup>e</sup> siècle était, d'une part, le souci de l'élaboration d'un concept et d'un modèle de luxe légitime, à l'époque où la relance économique et la nouvelle morale laïque rendaient archaïques les

---

*restauración de la República de España* (1600), Madrid, 1992 ; Pedro FERNÁNDEZ NAVARRETE, *Conservación de monarquías y discursos políticos*, Madrid, 1982 ;



traditionnelles diatribes contre le luxe ou les apologies de l'austérité en tant que vertu chrétienne. D'autre part, l'obsession de la santé des corps qui porte les médecins au rang d'authentiques docteurs de la société, en leur octroyant une légitimité à l'heure de critiquer les abus et de suggérer des solutions, non seulement pour les maladies physiques mais pour les déviations de la norme morale, et non seulement pour les problèmes individuels mais aussi pour ceux qui touchaient le corps social. Comme l'exprimait Bonifacio Ximénez de Lorite dans un mémoire significativement intitulé «Lección político-médica : Del uso de las cotillas con respecto a la salud pública», pour les médecins, autant que pour les hommes impliqués dans des tâches d'État, et même pour Floridablanca, instigateur du projet de costume national féminin, le vêtement ne pouvait pas être réduit à un problème individuel : c'était une question d'intérêt politique<sup>10</sup>. Sa réforme impliquait la santé publique et entraînait, par conséquent, dans ce qui autrefois était connu sous le nom de «police médicale» : l'ensemble des mesures qui devraient garantir la bonne santé de la population et, plus discrètement, pouvoir la contrôler par le biais de l'hygiène en lui imposant des règles morales de comportement.

De cette façon, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle on critiquait les usages vestimentaires de l'Ancien Régime, surtout ceux qui étaient propres aux personnes de rang élevé, et on plaidait en faveur d'une nouvelle façon de s'habiller qui se voulait naturelle, nationale et adaptée à la manière dont l'époque redéfinissait les identités et les fonctions masculines et féminines. Dans cette entreprise, à la fois critique et créatrice, les médecins remplirent un rôle essentiel, dans la mesure où leur prestige scientifique et social authentifiait leurs propos, quand ils se limitaient à donner leur avis en matière strictement médicale, comme quand ils se lançaient à critiquer, en moralistes, les usages de leur temps. De même, les arguments de salubrité et d'insalubrité que les médecins mirent sur pied au sujet de vêtements concrets passèrent chez les réformateurs d'autre tendance, chez les hommes politiques ou les écrivains satiriques, qui les ajoutèrent à leur arsenal de raisons morales, économiques ou esthétiques en vue d'éradiquer certaines modes de leur temps. Ainsi, Juan Sempere y Guarinos, auteur d'une *Historia del luxo y de las leyes suntuarias* (1788), même s'il était opposé à une législation restrictive, proposa l'interdic-

---

<sup>10</sup> Bonifacio XIMÉNEZ DE LORITE, «Lección político-médica : Del uso de las cotillas con respecto a la salud pública», dans *Memorias académicas de la Real Sociedad de Medicina y demás Ciencias de Sevilla*, t. III (1785), pp. 248-275.



tion des modes qui seraient contraires à la santé, à la décence et à l'industrie nationale, en faisant valoir ses connaissances par des arguments médicaux contre les corsets, les décolletés, les coiffes et les jupes courtes<sup>11</sup>.

De la tête aux pieds, les médecins s'opposaient à la forme sous laquelle l'Ancien Régime avait conçu le corps et ses ornements. Ils dénonçaient l'acharnement à modeler le corps au moyen de pressions externes, en le forçant par des vêtements rigides ou en l'obligeant, par des moyens tels que le collier de fer qui empoisonna l'enfance d'une supposée lectrice du *Pensador*, afin d'adopter les poses engoncées dites propres à la dignité aristocratique<sup>12</sup>. Ils se refusaient aussi à considérer le corps comme un mannequin et les vêtements comme un masque, un déguisement social ajusté au corps qui devrait montrer dans le théâtre de la société la position d'une personne et manifester le rang par la forme, comme l'ont analysé la sociologie et l'histoire du vêtement de l'Ancien Régime, en remontant jusqu'à Norbert Elias. Les toilettes élaborées et inconfortables utilisées par les nobles et ceux qui imitaient leur style de vie démontraient, selon les médecins, leur existence oisive et leur cosmopolitisme mal compris, une imitation servile du goût étranger comme celle parodiée par l'auteur dramatique M<sup>a</sup> Rosa Gálvez dans une comédie où plusieurs personnages ridicules devenaient fous de vêtements aux couleurs «boue de la Seine» ou «poussière des rues de Paris», jusqu'à ce qu'une plaisanterie aussi cruelle qu'opportune leur ouvre les yeux et leur rende leur bon sens<sup>13</sup>. À ce qu'ils croyaient être des frivolités, ils opposaient l'éloge de l'utile et du fonctionnel, les commodités, l'austérité et l'amour du pays, des valeurs qui devraient prendre forme aussi bien dans l'habillement que dans la vie des hommes et des femmes éclairés.

Avec ces convictions, les médecins et les profanes espagnols impliqués dans la réforme du vêtement protestaient contre les perruques compliquées et poudrées qui provoquaient la chute des cheveux et empêchaient la

<sup>11</sup> Juan SEMPERE Y GUARINOS, *Historia del lujo y de las leyes suntuarias en España*, Madrid, 1788, II, pp. 176 et 206-207.

<sup>12</sup> D'après la lettre d'une dame, probablement fictive, comme c'en était l'habitude dans la presse de l'époque, publiée dans le *Pensador*, 8<sup>e</sup> pensée. Voir aussi Georges VIGARELLO, *Le corps redressé. Histoire d'un pouvoir pédagogique*, Paris, 1978.

<sup>13</sup> M<sup>a</sup> Rosa GÁLVEZ DE CABRERA, *Un loco hace ciento*, Madrid, 1801.

transpiration<sup>14</sup>. Ils avaient en horreur les décolletés excessifs, qui exposaient les femmes vaniteuses à de fréquents rhumes, ainsi que les mettaient en garde Begue de Presle ou Dubé<sup>15</sup>. Ils déconseillaient aux hommes l'usage de chemise et de cravate serrée, comme aux dames celui de colliers et de jarretelles<sup>16</sup>. Mais ils firent surtout du corset leur cheval de bataille, le vêtement qui attira sur lui les plus sévères critiques, les attaques les plus extrêmes, l'érigeant en symbole de toute une manière de s'habiller et d'un ensemble de valeurs qu'ils jugeaient corrompues. De l'avis d'auteurs tels que Josefa Amar, les hommes d'Église Lorenzo Hervás et Antonio Arteta de Monteseuro, le critique des mœurs Colomer, ou bien le célèbre médecin Jaime Bonells, comme les Européens Winslow ou Tissot, Buchan ou Le Roy, bien connus et cités avec révérence en Espagne, on pouvait attribuer au corset une infinité de maux qui frappaient les dames riches de leur temps : affections digestives (nausées, vomissements et mauvaise digestion), respiratoires et circulatoires, malformations osseuses, accouchements difficiles et déformation des seins qui, dans l'opinion alarmiste de Buchan, pouvaient même devenir héréditaires<sup>17</sup>. Pour eux, ces armatures incommodes caractérisaient les femmes qui sacrifiaient pour les exigences du rang et pour les tyrannies de la mode non seulement leur santé et leur bien-être, mais aussi ceux de leurs enfants : ils tenaient donc de durs propos envers celles qui n'abandonnaient pas le corset, même pour la grossesse, comme le clamait Colomer en parlant de ses compatriotes, ou quand Buchan dénonçait les Françaises dont «le ventre comprimé finit par être le tombeau de leurs malheureux enfants». Traîtresses de ce que les médecins considéraient comme leur raison d'être, la maternité, ces femmes étaient aussi celles qui ne

<sup>14</sup> Antoine-Guillaume BEGUE DE PRESLE, *El conservador de la salud o Aviso a todas las gentes acerca de los peligros que le importa evitar para mantenerse con buena salud, y prolongar la vida. Traducido al español por Don Felix Galisteo y Xiorro*, Madrid, 1776, pp. 251-256, 260-262.

<sup>15</sup> *Ibidem*, pp. 256-259. Mr. DUBÉ, *El Médico y cirujano de los pobres. Traducción de Francisco Elvira*, Madrid, 1755.

<sup>16</sup> BEGUE DE PRESLE, *El conservador*, *op. cit.*, pp. 248-251. BUCHAN, *El conservador*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>17</sup> Josefa AMAR Y BORBÓN, *Discurso sobre la educación física y moral de las mugeres*, Madrid, 1790. Édition moderne de M<sup>re</sup> Victoria López-Cordón, Madrid, 1994, pp. 12-16. Lorenzo HERVÁS Y PANDURO, *Historia de la vida del Hombre*, Madrid, 1789-1799, II, pp. 232-233. Antonio ARTETA DE MONTESEURO, *Disertación sobre la muchedumbre de niños que mueren en la infancia, y modo de remediarla, y de procurar en sus cuerpos la conformidad de sus miembros, robustez, agilidad y fuerzas competentes*. Zaragoza, 1801-1802, I, pp. 113-115. J. Esteban COLOMER, *Oír, ver y callar y el mayor monstruo del mundo*, Madrid, 1781, pp. 91-93. BUCHAN, *El conservador*, *op. cit.*, pp. 12-14 et 64-73.



dédaignaient pas les chaussures à talons hauts coupables de chutes et, parfois, d'avortements, et qui attiraient de sévères critiques des médecins déjà réticents sur la mode des souliers et des moufles étroits qui déformaient les pieds des hommes et des femmes<sup>18</sup>. De la coiffure à la chaussure, et au nom de la santé, les médecins ajoutaient des arguments qui invalidaient les usages de l'habillement que les critiques des mœurs avaient satirisés pour leur coût élevé et leur esthétique contraire aux nouveaux modèles. Dans le langage des uns et des autres, on dénotait un certain ton morbide, des images exagérées servant à décrire les souffrances auxquelles se soumettaient les partisans de la mode. Surtout quand ils évoquaient les corps féminins torturés, ils se laissaient emporter par une délectation qui frôlait le sadisme : l'un se moquait de la femme qui brûlait ses cheveux pour les friser, un autre, dans le célèbre journal *El Censor*, imitant un article du *Spectator* anglais, racontait avec humour la dissection du cadavre d'une précieuse qui révéla une jolie poitrine postiche, la désinvolture étant telle que ce numéro, accusé d'attentat à la pudeur, fut retiré par l'Inquisition<sup>19</sup>. Enfin, tous ceux qui s'en prenaient au corset se plaisaient à détailler avec une prolixité morbide les maladies qu'il produisait, et même ils avertissaient, comme Buchan, que certaines femmes prétentieuses qui l'utilisaient étaient tombées raides mortes en dansant. Ainsi, sous une apparence laïque et scientifique, ils avaient fréquemment recours à la littérature religieuse, qui prenait plaisir à faire peur à son public dans des traités et des sermons, en évoquant des pécheresses richement vêtues qui seraient mortes foudroyées par la colère de Dieu. Même le tolérant Bonifacio Ximénez de Lorite compara l'interdiction des corsets en Autriche sous le règne de Joseph II à la prophétie d'Isaïe (Is., chap. 3) annonciatrice du châtement divin des femmes profanes de Jérusalem, citant le même passage biblique que le prédicateur Lucas Campoo y Otazu avait reproduit dans son *Sermón contra el luxo y la profanidad en los vestidos y adornos de las mugeres christianas* (Madrid, 1787, pp. 22-24).

Bien différente était la signification de la critique d'un usage vestimentaire tel que l'emballotement des enfants en bas âge, contre lequel encore les médecins s'acharnèrent. Même si les médecins espagnols reconnaissaient que cette habitude n'était pas aussi répandue chez eux qu'ailleurs, tous se joignaient à la protestation que leurs collègues étrangers, au nom de la santé,

<sup>18</sup> BEGUE DE PRESLE, *El conservador*, op. cit., pp. 232-235 ; HERVAS, *Historia*, op. cit., I, pp. 100-103 ; ARTETA, *Disertación*, op. cit., pp. 117-119 ; BUCHAN, *El conservador*, op. cit., p. 72.

<sup>19</sup> *El Censor*, n° 49. Cet article fut publié également quelques années plus tard dans le *Diario de Valencia*, n° 9 et 10, 9 et 10-VII-1799.

proféraient contre celle-ci : ainsi Arteta de Monteseuro, ou Agustín Ginestá, professeur agrégé en accouchements au Collège Royal de Chirurgie de San Carlos de Madrid, auteur d'*El conservador de los niños* (Madrid, 1797), ou encore José Iberti, auteur d'un *Método artificial de criar a los niños recién nacidos* (Madrid, 1795)<sup>20</sup>. À leur avis, l'emmaillotement portait préjudice aux corps fragiles des enfants, il rendait les mouvements difficiles et empêchait l'hygiène nécessaire. Mais derrière leurs critiques se cachait autre chose : une profonde méfiance des méthodes traditionnelles d'éducation pratiquées depuis des siècles par les mères, les nourrices et les accoucheuses. Il existait aussi une forte hostilité envers toutes ces habitudes qui contribuaient à ce que les femmes, dans l'Ancien Régime, puissent concilier le soin de leurs enfants avec le travail des champs ou dans les manufactures, si elles appartenaient aux classes populaires, ou bien avec les obligations de la vie sociale quand il s'agissait de dames de la société. Étant convaincus que la maternité exigeait une occupation exclusive, ces hommes voyaient d'un mauvais œil cet usage qui, outre la protection physique et symbolique qu'il assurait aux enfants dans la culture traditionnelle, immobilisait ces derniers tandis que leurs mères remplissaient d'autres fonctions. À ces pratiques, ils opposaient la rationalité d'un savoir scientifique qui préconisait des vêtements souples et légers durant l'enfance. Ils prétendaient avec cela désapprouver les guérisseuses, les accoucheuses qui, depuis des siècles, avaient été les dépositaires des connaissances sur le corps, spécialement ceux des femmes et des enfants, et aussi persuader les mères d'écouter les médecins, eux seuls autorisés à prescrire ce qui convenait à leurs progénitures. On peut apprécier dans l'œuvre de Buchan *Medicina doméstica*, dont la traduction eut un grand succès en Espagne, ce passage révélateur, où l'accoucheuse apparaissait comme la gardienne d'un savoir obscur et artificieux, tandis que le médecin, allié de la mère, se limiterait à révéler les claires indications de la nature, qui ne faisait qu'ordonner les règles d'habillement et des soins des enfants :

«Pour l'habillement des enfants, la nature ne demande comme finalité que celle de les maintenir couverts et pour cela on a juste besoin de les envelopper dans une couverture douce et commode, et si les mères seulement suivaient les lois de la

---

<sup>20</sup> GINESTÁ, *El conservador*, op. cit., pp. 26-27, 33 ; IBERTI, *Método*, op. cit., chap. VII ; ARTETA, *Disertación*, op. cit., pp. 34-44 ; FRANK, *Tratado*, op. cit., chap. XVI, BALLEXERD, *Crianza*, op. cit., p. 23 ; BUCHAN, *Medicina doméstica*, op. cit., pp. 9-15.



nature, elles ne s'éloigneraient pas de cette méthode ; mais la question de l'habillement des enfants a été longtemps ignorée des mères, et, à la fin, elle est devenue un secret que seules les accoucheuses prétendent connaître».<sup>21</sup>

En effet, c'était à la nature qu'en appelaient les médecins lorsqu'ils proposaient l'idéal d'un vêtement léger, sain, qui n'empêcherait pas les mouvements ni forcerait les attitudes. Les habits élaborés de leur époque étaient pour eux le signe d'une dégradation morale de l'espèce humaine qui avait accompagné, telle une ombre sinistre, le progrès de la civilisation en même temps qu'ils la considéraient comme une des causes principales de sa dégénérescence physique :

«Les peuples qui vivent quasiment nus ne connaissent ni les caprices ni les difformités. [...] Mais à mesure que les hommes s'éloignent de l'état de la nature, et qu'une fausse délicatesse apporte, comme des agréments personnels, le tourment des vêtements étroits et oppressants, nous voyons arriver une race de pygmées ou d'hommes contrefaits qui se traînent à nos alentours, comme pour crier à voix haute la folie de leurs mères, et leur reprocher d'avoir contredit et empêché la nature dans ses opérations».<sup>22</sup>

La volonté de retour au naturel exprimait la nostalgie d'un âge d'or mythique dans lequel la vie humaine aurait été en harmonie avec la nature. L'habillement devait se rapprocher de ce temps perdu de l'innocence, en s'adaptant aux nécessités du corps sans pour autant le forcer. On opposait la liberté du naturel à la violence exercée par la civilisation, comme exemple de laquelle on citait le cas des femmes asiatiques à qui on déformait les pieds artificiellement. L'idéal esthétique devait ressembler le plus possible à la nature, telle qu'ils la concevaient, et si le corset, cette «machine assassine et destructrice», selon Arteta, symbolisait l'emprisonnement imposé par un canon de beauté irrationnel, les vêtements dégagés à la taille étaient le paradigme d'un modèle où la beauté devait refléter la santé physique et, dans le fond, la correction morale : «Que la femme qui désire en tout honneur être belle, et l'être réellement, ne mette pas sa confiance dans de vains conseils, ou dans l'art trompeur de la mode, qu'elle consulte la nature et la raison, et qu'elle cherche la beauté dans le temple de la santé»<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> BUCHAN, *Medicina doméstica*, op. cit., pp. 9-10.

<sup>22</sup> BUCHAN, *El conservador*, op. cit., p. 66.

<sup>23</sup> *Ibidem*, pp. 2 et 5.

La réforme du vêtement, signe et partie intégrante de la réforme morale proposée par les hommes des Lumières, prétendait donc accueillir la nature comme principe régulateur. Elle désavouait les vêtements propres à l'Ancien Régime en les qualifiant d'armatures artificieuses qui violentaient le corps et lui imposaient des exigences sociales allant contre ses besoins. La réforme plaidait pour un mode d'habillement où prédominerait la liberté corporelle sur les impositions de la vie sociale. Mais ces vêtements qui disaient traduire spontanément les tendances de la nature, répondaient en réalité à une nouvelle conception de la nature humaine et à de nouvelles exigences sociales, non moins historiques que celles qu'elles prétendaient remplacer. Ces dernières incorporant une forme différente de représentation des frontières sociales, des différences entre les sexes et des devoirs des hommes et des femmes. Un exemple évident de ce fait réside dans les observations faites par l'écrivain Leandro Fernández de Moratín lors de son voyage en Angleterre en 1792 sur les coutumes et les institutions d'une société, si différente de l'espagnole, et qui le surprenaient. Comme bon *ilustrado* et futur *afrancesado* (partisan des Français pendant la Guerre d'indépendance espagnole), il était admirateur de la liberté politique et de la liberté d'expression qui régnaient dans ce pays, et qui se manifestaient dans le pouvoir de l'opinion publique à travers la presse et les clubs, et s'étonnait agréablement d'une autre particularité qui démontrait le degré de civilisation de cette société : l'éducation des femmes anglaises, plus libre à son avis que celles des Espagnoles, leur permettait un développement physique approprié<sup>24</sup>. Les pieds plus grands des femmes anglaises, résultat de la non-utilisation des chaussures étroites ou des talons hauts, dont les médecins avaient horreur, étaient pour lui le signe d'habitudes plus naturelles qui favorisaient la liberté des corps. Pourtant, le fait que l'habit féminin ne respecte pas les différences sociales lui paraissait moins raisonnable, ainsi domestiques et blanchisseuses portaient des longues robes, des coiffes et des chapeaux qui devaient être distinctifs des dames. Dans son opinion, le vêtement devait être un signe visible des hiérarchies sociales, mais son idéal était différent de celui que défendaient les protecteurs de l'ordre durant les siècles passés et que leurs contemporains les plus conservateurs continuaient à soutenir. Les usages vestimentaires devaient accompagner les différences de

<sup>24</sup> Leandro FERNÁNDEZ DE MORATÍN, *Apuntaciones sueltas sobre la Inglaterra*, Madrid, 1984, p. 27.



condition et celles, aussi, de fortune, mais ce n'étaient pas des lois somptuaires rigides qui devaient établir ces limites, mais les habitudes elles-mêmes, et cette élégance inimitable qui caractérisait les personnes distinguées, ceci faisant que la qualité des vêtements et l'allure des corps trahiraient ceux qui prétendaient imiter leurs supérieurs, comme cela arrivait souvent dans les saynètes de Ramón de la Cruz. Peu convenable jugeait-il aussi la coutume chez les dames anglaises de monter à cheval et de porter des habits de chasse semblables à ceux des hommes. Celles qui agissaient ainsi trahissaient leur féminité et violaient les indications de la nature qui établissaient clairement de profondes différences entre les hommes et les femmes, des essences distinctes qui correspondaient aux rôles différents que chacun devait jouer dans la société :

«une femme sur un cheval ne semble pas convenable : quand le sexe féminin nous apparaît robuste, rigide et féroce, comme dans ce cas, la délicatesse, la timidité, signes qui le caractérisent disparaissent. Que les femmes qui aiment le dressage des chevaux oublient de séduire les cœurs : toute action de force est étrange en elles, et elles ne seront aimables qu'en se montrant faibles. Ainsi, au contraire, quand un homme né pour les exercices vigoureux propres à son sexe nous apparaît dans la fleur de sa jeunesse comme un être chétif et efféminé, protégé derrière les vitres d'une voiture, il devient alors indigne de l'amour d'une femme. Belles, sensibles, timides et délicates, voici les armes que la nature leur a concédées ; nous autres, endurcis par les fatigues, vainqueurs des bêtes sauvages et des éléments, cédonc seulement à des yeux et à une bouche qui sourit, cette violence délicate pour laquelle il ne saurait y avoir de cœur attendri. Telle est leur destinée, telle est la nôtre». <sup>25</sup>

Donc, le vêtement proposé, en plus de naturel, tel que le défendaient les médecins et, aussi, national, pour lequel plaidaient les hommes politiques et les économistes, devait respecter les différences des sexes et s'ajuster aux manières par lesquelles on redéfinissait au XVIII<sup>e</sup> siècle la masculinité et la féminité. Digne, austère et affairé, l'idéal de l'homme éclairé s'opposait autant au stéréotype de l'aristocrate insouciant et oisif qu'à l'image de la femme. Son aspect extérieur devait traduire ces valeurs-là et, dans ce sens, la satire s'acharnait sur les hommes à la mode, les *currutacos*, *petimetres* ou *pisaverdes*, qui gaspillaient leur temps en suivant les préceptes de la mode, richement parés de cols en mousseline, de perruques somptueuses, de chaussures étroites et de pantalons moulants (tant et si bien qu'un auteur

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 56.

satirique dessina une machine chausse-pantalons)<sup>26</sup>. Pourtant, ce qu'on leur reprochait le plus n'était pas qu'ils dilapident leur fortune ou qu'ils perdent leur temps en frivolités, mais qu'ils deviennent efféminés, perdant les qualités qui devaient les caractériser en tant qu'hommes : d'après l'opinion de Rojo de Flores, «le costume délicat montre un esprit efféminé»<sup>27</sup>. En fait, la satire des mœurs utilisait, en décrivant l'aspect physique et les vices de ces personnages, les qualificatifs mêmes qui servaient habituellement à représenter le corps et les défauts moraux des femmes : superficiels et inconstants du point de vue moral, délicats et aux pieds petits comme les dames chinoises, ces êtres prenaient dans les textes un caractère ambigu. Quoique la *Pragmática del zelo y desagravio de las damas*, du célèbre journaliste et écrivain satirique Clavijo y Fajardo, ait utilisé la parodie en décrétant que ces hermaphrodites soient rayés de la liste des hommes, ne pouvant faire usage de prénoms masculins, et qu'ils soient ajoutés à la liste des femmes, mais après elles, dans tous leurs privilèges, sa satire traduisait une des peurs les plus vives que toute société peut ressentir, et que l'Espagne du XVIIIe siècle vivait dans sa propre chair : la menace que les différences entre les sexes ne soient pas suffisamment claires («on ne reconnaît pas les hommes, en pensant d'eux qu'ils sont des femmes»)<sup>28</sup>. Clavijo y Fajardo partageait avec tant d'autres hommes des Lumières et moralistes religieux la conviction que l'excès dans l'habillement, comme en général le manque de contrôle de soi, toujours condamnable, l'était plus chez les hommes, qui devaient mettre leur point d'honneur sur l'austérité, que chez les femmes, que leur nature faible poussait à être vaniteuses<sup>29</sup>. Cette crainte de la confusion des sexes s'entremêlait avec des conflits générés par la définition d'une identité nationale pour un pays qui se savait dépendant et pour quelques Espagnols éclairés qui se débattaient entre l'ouverture aux influences extérieures et la défense, parfois désespérée, parfois sereine, de la patrie. L'efféminé était aussi l'étranger ou l'homme qui imitait les usages du dehors, tandis que le véritable Espagnol serait celui qui maintenait la dignité virile de ses aïeux<sup>30</sup>.

<sup>26</sup> Juan FERNÁNDEZ ROJAS, *Libro de moda en la feria, que contiene un ensayo de la historia de los currutacos, Pirracas, y Madamitas del nuevo Cuño y los elementos, o primeras nociones de la Ciencia currutaca*, Valencia, 1795, pp. 61-63.

<sup>27</sup> ROJO DE FLORES, *Invectiva*, op. cit., p. 10.

<sup>28</sup> José CLAVIJO Y FAJARDO, *Pragmática del zelo y desagravio de las damas*, Madrid, 1755, p. 5.

<sup>29</sup> Par exemple, MIGUEL DE SANTANDER, *Sermones panegíricos de varios misterios, festividades y santos*, Madrid, 1814, II, pp. 63-64.

<sup>30</sup> GUINARD, *La presse*, op. cit., pp. 450-453.



De son côté, l'habillement chez les femmes devait s'adapter à la manière dont le XVIII<sup>e</sup> siècle redéfinissait la nature et les obligations féminines. La femme devait mener une vie fondamentalement domestique, consacrée à la famille et, seulement en second lieu (selon les auteurs avec un ton plus ou moins emphatique), devait participer de façon discrète aux rituels de la sociabilité. Pour cela, les goûts vestimentaires qui recevaient les plus grandes critiques étaient ceux qui favorisaient l'apparence plutôt que la part fonctionnelle et ceux qui rendaient manifeste le désir de briller dans la société, ceux qui soulignaient l'attrait sexuel des femmes d'une manière qu'on jugeait indécente, ceux qui embarrassaient pour les tâches du foyer ou ceux qui, par-dessus tout, mettaient des obstacles à la maternité : les corsets, ces «machines assassines» qui menaçaient la grossesse et l'allaitement.

Les médecins, en se considérant comme les docteurs de la société tout comme de l'individu, prétendaient aider les hommes et les femmes à distinguer leur véritable bonheur, que ceux-ci ne savaient pas discerner entre les conventions et les usages, et qui, selon les Lumières, devait coïncider avec la félicité commune, avec les pratiques nécessaires au bon ordre de la société. Comme l'affirmait Bonifacio Ximénez de Lorite, «il y a des gens tellement fascinés par les modes et le luxe, qui en oubliant toute raison, se privent de leur propre bonheur»<sup>31</sup>. Tous, pourtant, ne s'accordaient pas dans leurs idées. Ainsi, au sujet de la réforme du vêtement, en 1784, le chirurgien Mariano Martínez Galinsoga développa dans un court opuscule intitulé, *Demostración mecánica de las enfermedades que produce el uso de cotillas* les arguments habituels des médecins contre cette pièce. Pour lui, les corsets, dont l'usage était déjà heureusement en baisse, occasionnaient de nombreux torts, tant à la santé individuelle qu'au bonheur social : «ils privent la patrie d'un grand nombre d'individus, les sciences de professeurs, les arts de progrès, l'espèce humaine de la joie de se voir reproduire dans ses semblables, les foyers de succession, et de là les graves maux qui connaîtront les véritables hommes politiques»<sup>32</sup>. Un an plus tard, Bonifacio Ximénez de Lorite, autre médecin de renom, exprima par contre dans un mémoire adressé à la prestigieuse *Real Sociedad de Medicina y otras Ciencias de Sevilla*, institution rénovatrice dont il était membre, un avis opposé. Ce n'est pas qu'il ignorât

<sup>31</sup> XIMÉNEZ DE LORITE, «Lección... », *op. cit.*, p. 239.

<sup>32</sup> MARIANO MARTÍNEZ GALINSOGA, *Demostración mecánica de las enfermedades que produce el uso de cotillas*. Madrid, 1784, p. XXVII.



les arguments de ses collègues contre le corset : au contraire, il démontrait qu'il les connaissait bien et citait par ailleurs le travail de Winslow. Mais il différait d'eux et soutenait que son usage était non seulement inoffensif, mais utile aussi pour corriger certains défauts congénitaux, si toutefois on évitait tout abus : ces abus-là, et non pas une utilisation modérée, étaient ceux qui rendaient parfois les corsets si nuisibles, à l'instar du bandage irrationnel des pieds chez les femmes chinoises. Par contre, bien utilisés, ils contribuaient à embellir les formes de celles qui les portaient, les dames aisées, bien sûr, et à modeler l'allure noble et élégante en cachant les imperfections et les défauts. Qui ne préférerait une femme féminine à une qui le fût moins ? Qui ne préférerait le port distingué d'une authentique dame à l'attitude négligée d'une femme ordinaire ? Ainsi, ces interrogations illustrent son discours. Pour tout cela, il se montrait opposé à une mesure que beaucoup de médecins durent applaudir : l'interdiction des corsets à Vienne, information publiée dans la *Gaceta de Madrid* le 31 octobre 1784, et considéra que seuls les excès des dames de ce pays justifiaient la décision de son souverain Joseph II. Sa tolérance pour le corset, cheval de bataille de ses collègues, et en général pour les pièces ajustées telles que les jarretelles, les souliers, les petites cravates ou les rubans, s'explique peut-être par le fait que Ximénez de Lorite ne se laissa pas entraîner vers les positions maximalistes auxquelles paraissaient incliner les médecins du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand il s'agissait de réforme des coutumes. En s'exprimant non seulement en tant qu'homme de science, mais aussi en tant que membre de sa société, il comprit, bien qu'il recourût à la mythologie de la nature, que le vêtement était une création sociale profondément enracinée dans la culture d'un peuple, donc difficile à transformer par des mesures imposées. De la même manière, il dut comprendre qu'une de ses fonctions les plus importantes était de modeler l'apparence, de construire le corps, lui-même création de la société qui essayait de l'adapter à un paradigme de beauté, à un canon qui, loin d'être innocemment naturel, traduisait les espoirs collectifs quant à ce que devait être, d'après sa position sociale et son sexe, une femme.

Avec des nuances et des divergences comme celles-ci, le message des réformateurs de tendance diverse, des écrivains satiriques, des économistes, des hommes politiques et des médecins, s'accordait sur l'essentiel : le vêtement qui ne respecterait pas les normes qui le voulaient « naturel », national et adapté à la masculinité et à la féminité comme les définissaient les Lumières, dévastait la santé physique et morale de la personne, de même

qu'il détruisait l'économie du pays et corrompait la morale de la société. Telle était la morale d'une histoire que le *Correo de Valencia* publia dans son n° 173, le 25 janvier 1799, dans laquelle une princesse recouvrait la santé après avoir suivi les conseils des médecins qui lui recommandaient une vie active, éloignée des excès mondains et une manière simple de s'habiller. C'était aussi l'idée que transmettait un rêve allégorique publié dans le *Duende especulativo* (n° 7), accompagné de deux gravures qui opposaient deux figures, celle d'une femme richement vêtue, mais à l'air triste et malade, et celle d'une autre, habillée avec simplicité, saine et vaillante.

Le vêtement simple et naturel que proposaient les *ilustrados*, les hommes des Lumières espagnols, avec lequel ils prétendaient éloigner leur société des impostures et des mensonges de l'*apparence* pour atteindre la *transparence* de l'être, n'était donc qu'une nouvelle couverture qui, en disant s'ajuster au corps, le modelait en s'adaptant aux exigences sociales. Est-ce une coïncidence que la dame peinte par Goya, vêtue d'une tunique vaporeuse, au blanc innocent et pur, aux formes souples, comme les médecins le recommandaient instamment, soit une femme appartenant par mariage à la même famille et avec le même titre nobiliaire que l'aristocrate à qui, vingt ans auparavant, en 1786, Jaime Bonells dédia son œuvre *Perjuicios que acarrear al género humano y al Estado las Madres que rehusan criar a sus hijos, y medios para contener el abuso de ponerlos en Ama* (Préjudices occasionnés au genre humain et à l'État par les mères qui refusent d'allaiter leurs enfants, et moyens de contenir les abus de la mise en nourrice) ? Ce traité, qui reçut beaucoup d'éloges, fut l'œuvre la plus énergique et la plus complète publiée en Espagne qui, en critiquant la pratique de l'allaitement salarié, exhortait les mères à allaiter leurs enfants, en utilisant des arguments politiques, économiques et sentimentaux - et même menaçant leur santé. Dans la préface, Bonells dédiait son œuvre à la dame qui avait patronné son édition et la présentait comme une mère modèle qui avait su renoncer aux privilèges de son rang pour s'occuper elle-même de ses enfants : c'était Mariana de Waldstein, la jeune Autrichienne avec laquelle le Marquis de Santa Cruz s'était marié en secondes noces. Exemple de dévouement absolu à la maternité que les hommes des Lumières proposaient comme devoir maximum des femmes et, en même temps, comme source de plaisir, véritable essence du féminin, celle-ci anticipait l'image de la Marquise de Santa Cruz suivante, représentée par Goya dans une tenue qui évoquait le rêve d'un retour au naturel, symbole des inquiétudes et des fantaisies que les Lumières exprimèrent dans l'espoir de réforme du vêtement.

Anne-Lise Head-König et Liliane Mottu-Weber (éd.)

# Les femmes dans la société européenne Die Frauen in der europäischen Gesellschaft

8<sup>e</sup> Congrès des Historiennes suisses

8. Schweizerische Historikerinnentagung

Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève  
2000



Couverture : Imagénot Frédéric de Perrot  
Illustration : François-Gédéon Reverdin  
[1772-1828]  
«Clio», tiré de l'ensemble  
*Les 9 Muses et Apollon Musagète*,  
ensemble gravé entre 1810 et 1815  
Cabinet des Estampes, Genève  
Mise en pages : Daniel Aquillon

© Société d'Histoire et d'Archéologie de  
Genève  
Les Bastions, CH 1211 Genève 4  
ISBN 2-88442-015-0  
ISSN 1010-8511

Diffusion  
Genève : Librairie Droz  
[www.droz.org](http://www.droz.org)

## Sommaire

Avant-propos .....	V
<b>I. La construction des stéréotypes féminin et masculin / <i>Weiblichkeit und Männlichkeit</i></b>	
Martin STEINRUECK, Genre et initiation dans la Grèce archaïque.	3
Mónica BOLUFER PERUGA, Les vêtements de la santé : le discours des apparences dans l'Espagne du XVIII <sup>e</sup> siècle .....	11
Frédéric SARDET, Histoire des genres et modernité: une approche de l'économie domestique .....	31
Sabina BRÄNDLI, Vom «biedern herrlichen» zum «kaltblütig unerschütterlichen» Mann. Das bürgerlicher Männerleitbild im Spiegel der deutschsprachigen Bestseller des 19. Jahrhunderts .....	47
Caroline ARNI, Ursula KÄSER, « <i>Tout n'est que Syphilis</i> » oder : Geschlecht und Gesellschaft in der Krise. Zwei Fallstudien zur literarischen Repräsentation des Fin de siècle .....	57
<b>II. Discours et pratiques : l'éducation et la formation des femmes / <i>Frauenbildung und -erziehung</i></b>	
Sigrid VON OSTEN, Alchemistinnen des Mittelalters und der frühen Neuzeit .....	77
Natalia TIKHONOV, Les étudiantes russes dans les universités suisses à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle et au début du XX <sup>e</sup> siècle : les raisons d'un choix .....	91

**III. Le domaine de la santé/ *Frauengesundheit***

Denise FRANCILLON, Construction et évolution du rôle de la garde-malade (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). De l'émergence d'un nouveau rôle aux structures d'apprentissage ..... 107

Sophie PILLOUD, Le Journal de l'école d'infirmières La Source, une étude du discours porté sur le rôle de la garde-malade entre 1890 et 1945 ..... 123

Marie-France VOUILLOZ BURNIER, L'identité féminine dans le discours médical sur la formation des sages-femmes valaisannes ..... 139

Esther WÜTHRICH, Zwischen Disziplinierung und Erholung : «Hysterikerinnen» in der Waldau um die Jahrhundertwende . 149

**IV. Les visions de la justice et les femmes : Théorie et pratique / *Das Recht und die Frauen : Theorie und Praxis***

Catherine CHÈNE, Martine OSTORERO, Démonologie et misogynie. L'émergence d'un discours spécifique sur la femme dans l'élaboration doctrinale du sabbat au XV<sup>e</sup> siècle..... 171

Brigitte STUDER, Quelques réflexions sur le rôle du genre dans l'homogénéisation culturelle et l'intervention de la justice..... 197

Barbara KOLLER, Weibliche Kriminalität und weibliche Normalität als Produkte vielfältiger Wahrnehmungs- und Zuschreibungsprozesse. Eine Analyse institutioneller und sozialer Sinngebung und Sinnbildung im Alltag des 20. Jahrhunderts..... 203

Béatrice ZIEGLER, Das Scheidungsverfahren als Ausdruck des klassen- und geschlechterungleichen Rechtes : Scheidungsprozesse in Bern, 1919-1945 ..... 213



<b>V.</b>	<b>Vie publique/vie privée : biographies de femmes /</b> <i>Öffentliches/privates Leben : Lebensläufe</i>	
	Anne BIELMANN, Regula FREI-STOLBA, Le statut public des prêtresses dans l'Antiquité : un premier état de la question . . .	229
	Catherine FÜSSINGER, Vie associative, vie privée : des frontières parfois floues. Réflexions sur quelques figures du mouvement associatif féminin autour de 1900 . . . . .	243
	Nataša MIŠKOVIĆ, Bauerntochter und Prinzessin : Das Tagebuch der Ana Obrenović, Belgrad 1837 . . . . .	263
<b>VI.</b>	<b>Veuvage et remariage des femmes : aspects démographiques /</b> <i>Wittwen : Wiederverheiratung, ein demographisches Problem</i>	
	Antoinette FAUVE-CHAMOUX, Veuvage et remariage en France pré-industrielle . . . . .	281
	Lucienne HUBLER, Le veuvage et le remariage dans le canton de Berne au XVIII <sup>e</sup> siècle et l'exemple des Vallorbières . . . . .	303
	Anne-Lise HEAD-KÖNIG, Veuvage et remariage féminins en Suisse : le poids des facteurs culturels, démographiques, économiques et institutionnels (XVII <sup>e</sup> -XIX <sup>e</sup> siècles) . . . . .	317